

Aurélie Campana  
Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg  
aurelie.campana@urs.u-strasbg.fr

**Tatars de Crimée et Tchétchènes après 1991. Etude comparée de deux processus sociaux et culturels de construction identitaire : identité nationale, mémoire et ressentiments.**

Thèse soutenue le 28 novembre 2003 à l'Institut d'Etudes Politiques de Strasbourg

Jury

Yves Déloye, Directeur de recherches, Professeur à l'IEP de Strasbourg.  
Didier Georgakakis, Maître de Conférences - HDR à l'Université Robert Schuman,  
Marie Mendras, Chargée de Recherches au CNRS-CERI  
Jean Radvanyi, Professeur à l'INALCO  
Brian Williams, Assistant Professor of Islamic History, University of Massachusetts at Dartmouth

Mention très honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité.

Cette étude comparée a pour problématique le processus social et culturel de construction identitaire et pour terrains d'observation deux peuples musulmans d'ex-Union soviétique déportés en 1944, les Tatars de Crimée et les Tchétchènes. Elle s'attache à montrer, dans une perspective comparative le poids des affects sur le processus de construction identitaire. Elle se concentre sur les stratégies développées par ces deux minorités nationales pour obtenir une reconnaissance de leurs spécificités culturelles, historiques et politiques respectives.

Tchétchènes et les Tatars de Crimée ont été massivement déportés en 1944 par le régime stalinien. La déportation ne signifie pas seulement déplacement forcé et dispersion sur le territoire de l'ex-URSS ; elle entraîne également une négation des spécificités identitaires et une abolition de tous droits individuels et collectifs. L'appartenance à l'Islam constitue une deuxième variable d'importance dans la mesure où les préceptes communs à cette religion imprègnent les codes culturels tatars de Crimée et tchétchènes. Enfin, la Tchétchénie et la Crimée sont caractérisées depuis 1991 par une situation conflictuelle. Si les deux configurations politiques observées diffèrent grandement de par leurs implications régionales et la nature du conflit – politique ou militaire – qui opposent d'un côté les Tatars de Crimée au gouvernement à majorité russe de la péninsule de Crimée, et d'un autre côté les Tchétchènes au gouvernement de la Fédération de Russie, elles comportent une même dimension de confrontation exacerbée et ethnicisée, à tout le moins dans le discours des acteurs.

Malgré des trajectoires sociales, politiques et historiques différentes, Tatars de Crimée et Tchétchènes ont produit une semblable interprétation de la déportation. Cette similitude de significations nous a conduit à envisager les usages politiques de la mémoire de la déportation, à interroger les rhétoriques historiques produites par les acteurs sociaux et leurs conséquences sur le processus de construction identitaire après 1991. L'objectif principal de cette recherche consiste ainsi à revenir sur les motivations qui sous-tendent les processus de construction identitaire observés. Nous avons porté notre réflexion sur les divers mécanismes de mobilisation qui conduisent à la définition de frontières de groupe et de spécificités présentées comme nationales dans un contexte mouvant. La prétention symbolique des mouvements nationalistes tatar de Crimée et tchétchène à pouvoir réactiver les symboles considérés comme détruits ou altérés par la russification, la soviétisation et les destructions apportées par la déportation a particulièrement retenu notre attention. Cette illusion intrinsèque à tout mouvement nationaliste soutient l'objectif de création et d'augmentation d'une cohésion nationale autour d'un sentiment de communauté de destin. Ce sentiment apparaît comme pareillement articulé pour les Tatars de Crimée et les Tchétchènes autour de souvenirs tragiques et de ressentiments diffus nés des traumatismes engendrés par la déportation et transposés artificiellement au collectif.

Loin de présenter l'identité nationale comme une donnée, cette recherche, basée sur un corpus de sources hétérogènes dû à la complexité des terrains, revient tout d'abord sur son caractère construit. L'identité nationale est modelée par un contexte, par une concurrence entre groupes sociaux, mais aussi et surtout par la définition d'une relation à l'«Autre» dans le passé et dans le présent. Nous pouvons dire, eu égard à ce travail, que l'identité nationale est ajustée dans le cadre de relations et d'interactions sociales. Cette dimension revêt un rôle tout à fait central dans le contexte de bouleversements politiques et sociétaux provoqués par la chute de l'Union Soviétique.

Nous avons ainsi montré que l'identité nationale est la résultante de processus dynamiques d'inclusion et d'exclusion, qui se matérialisent par l'érection symbolique de frontières entre les différentes communautés. Elle se donne à voir à travers l'extériorisation des marqueurs objectifs que sont la langue, la culture, la religion et l'histoire. Cette dimension est renforcée dans le cas de ces deux identités stigmatisées, voire niées comme ce fut le cas depuis 1944 pour l'identité tatare de Crimée. Mais sa construction reste intrinsèquement liée à un système de croyances, de représentations et de valeurs propres au groupe d'appartenance. La religion occupe dès lors une place centrale dans ce processus.

Les élites, assimilées à des «faiseurs de nation», jouent un rôle primordial dans la structuration des identités nationales. Se posant en entrepreneurs en spécificité, alors même que leur parcours reste fortement marqué par l'empreinte de la période soviétique, elles s'attachent à produire, à consolider et à diffuser un appareil matériel et symbolique considéré comme exclusif et intégrateur.

L'identité nationale est ainsi érigée par les acteurs en stratégie de l'action collective et est placée en condition même de la nation. Elle apparaît avant tout comme un système de tensions entre plusieurs réalités synthétisées, fortement imprégnées par les normes et les valeurs qui caractérisent les systèmes de perceptions propres à chacun des deux groupes étudiés. Nous avons, à ce titre, mis en évidence la double dialectique passé/présent qui sous-tend les différentes phases du processus de construction identitaire. L'héritage de la période soviétique est en effet largement sous-estimé dans les discours et les attitudes des acteurs. Pourtant, ces deux identités ne peuvent être détachées – dans leur aspect définitionnel même – de ce passé récent et comporte une dimension paradoxale évidente.

Si les identités tatare et tchéchène sont pareillement fondées sur l'appropriation ou sur l'invention d'un passé lointain glorieux, elles apparaissent avant tout enracinée dans une mémoire des tragédies. La mémoire de la déportation, tout comme les souvenirs de l'annexion respective de la Crimée et du Caucase, peut être caractérisée comme une mémoire forte et organisatrice, en ce sens qu'elle est une dimension importante de la structuration des groupes observés, et de la représentation que Tatars de Crimée et Tchétchènes se font de leur propre identité. La déportation de 1944 peut être définie comme « un passé qui ne passe pas ». Les souvenirs de cet événement et la signification qui lui est donnée imprègne la compréhension du présent et la perception du passé. Les relations russo-tatares de Crimée d'un côté, et russo-tchéchènes d'un autre côté, sont comprises et présentées comme une suite de tragédies interrompues et comme un génocide continu. Ces représentations qui modèlent les récits historiques et les mémoires collectives tatars de Crimée et tchéchènes influent grandement sur les rapports entre les communautés et ce d'autant plus que les effets de la propagande soviétique stigmatisant les peuples déportés restent aujourd'hui encore très prégnants et que la communauté russophone en général n'a conservé aucune mémoire des déportations de 1941-1945.

La mémoire des tragédies apparaît ainsi comme source d'identité et de cohésion. Les usages politiques qui en sont fait et l'instrumentalisation du partage de souvenirs douloureux renforcent le sentiment d'appartenance et consolide les visions du monde identitaires produites. Ce faisant, le travail sur les représentations effectué par les élites qui s'appuient sur une mémoire longue de la souffrance partagée comporte un aspect homogénéisant et contribue à renforcer les frontières de groupes autour de souvenirs communs.

La prise en considération des ressentiments dans le processus de construction identitaire constitue le deuxième apport de ce travail. Après avoir identifié les voies selon lesquelles sont exprimés des ressentiments diffus et les traumatismes qui engendrent de telles émotions, nous en avons mesuré l'influence multiforme sur les processus observés. La déconstruction des systèmes de représentations laisse ainsi entrapercevoir le poids des ressentiments sur l'appréhension d'une réalité sociale et politique et consécutivement sur les inflexions données par les élites à l'identité nationale. De plus, les identités nationales tatare de Crimée et tchéchène comportent une dimension réactive qui le plus

sûrement renvoie à l'expression de profonds ressentiments enracinés dans le passé et reproduits dans le présent.

La réaction induit par ces passions politiques pourrait être définie comme une réponse à une condition passée jugée infériorisante et à une situation présente marquée par une constante opposition à l'«Autre». Elle entraîne une exacerbation des traits culturels dans un objectif de construction de frontières imperméables entre les différentes communautés et exprime un besoin de reconnaissance des différences culturelles et politiques. Toutefois, comme ce travail le montre, c'est dans le domaine politique que la réaction apparaît comme la plus visible et la plus forte. Elle se manifeste d'abord par le rejet de l'idéologie soviétique présentée comme porteuse de conditions d'aliénation. Elle s'extériorise ensuite non seulement par une condamnation d'un système de gouvernement qui a pensé et organisé la déportation, mais également par l'expression, selon des modes similaires, d'accusations à l'encontre des autorités au pouvoir après 1991, qui, d'après les acteurs, prolongent de par leur politique les effets de la déportation. Les projets nationalistes tatar de Crimée et tchéchène sont soutenus par un même système de victimisation et une même justification, mobilisant parallèlement la thématique du «génocide» et du «plus jamais ça». De plus, tout deux posent, dans une même logique, l'invention d'un système politique propre, dégagé de toutes influences extérieures, comme l'unique condition permettant le développement national.

Ainsi, plus que l'idéologisation d'un rejet, les ressentiments modèlent les pratiques politiques et influent directement sur la construction du cadre politique national. La nation est pensée et construite en opposition à l'Autre. Cette opposition est incarnée par les institutions politiques apparues en 1991, qui sont placées par les acteurs dans une continuité inventée avec un passé lointain. L'action politique est alors sous-tendue par une violence, qui, si elle ne dépasse pas le domaine du symbolique en Crimée, a atteint son paroxysme en Tchétchénie. Cette différence, alors même que Tatars de Crimée et Tchétchènes possèdent une semblable mémoire de la déportation, s'explique certes par un contexte, par un ensemble d'intérêts, mais également par un traitement différencié des représentations et de passions politiques identifiées plus haut. Elle renvoie à la mise en idéologie d'un imaginaire politique à chacun de nos terrains de recherche : ainsi si le respect et le dialogue sont mis en avant par les leaders tatars de Crimée, les nationalistes tchéchènes insistent avant tout sur l'idéal de liberté et sur un système mythologique qui en appelle à la résistance immémoriale face aux Russes.

Cette étude pose ainsi plus généralement la question de la gestion des passions dans la construction politique de la nation. Les ressentiments passés et présents jouent le rôle de ciment des identités nationales et apparaissent comme une ressource de la mobilisation, en ce sens que l'instrumentalisation de la solidarité engendrée par ces émotions vise à accentuer le sentiment national et, de ce fait, à provoquer l'adhésion des populations concernées à un projet politique. Le travail politique, social et culturel effectué par les élites et qui consiste en l'agrégation de croyances, d'attitudes, de passions et de visions du monde construites soutient ainsi la mobilisation et le resserrement des liens nationaux dans un contexte troublé.

Nous avons souligné le fait que si les élites jouent un rôle dans la transposition de passions individuelles dans l'acceptation collective de soi, dans la reproduction, et l'assimilation des ressentiments passés au présent, elles ne peuvent être considérées comme les instigatrices de telles émotions. Le recours aux sources littéraires et populaires atteste que les ressentiments diffus identifiés n'ont rien d'artificiel, mais, qu'ils imprègnent au contraire la perception de soi et intègrent un univers de significations et de valeurs propres à chacun des deux groupes étudiés. Ce qui nous amène à la conclusion de l'existence de ressentiments identitaires qui forment les contours des identités nationales tatar de Crimée et tchéchène. Les discours appuyés sur un ensemble de représentations et de croyances sous-tendues par des ressentiments diffus ont une forte puissance mobilisatrice et une grande efficacité sociale. Les passions politiques possèdent ainsi une rationalité qui leur est propre. Leur prise en considération et leur inclusion dans un contexte déterminé permet de cerner les motivations et les finalités qui sous-tendent l'action politique. Elles fournissent ainsi un schéma d'explication aux revendications d'autonomie ou de séparatisme d'un côté, et permettent d'un autre côté de mettre en exergue les mécanismes qui ont conduit d'une part à une ethnicisation exacerbée du champ politique en Crimée sous-tendu par une violence latente et d'autre part à la montée des tensions entre Moscou et Groznyï conduisant au déclenchement d'une première guerre meurtrière, qui a formé le ferment d'un deuxième conflit plus dévastateur encore.

L'introduction d'une approche socioaffective introduit une perspective nouvelle ; elle permet de revenir sur les différentes dimensions des processus sociaux et culturels de construction identitaire observés et plus spécifiquement sur l'importance de la prise en considération des ressentiments que nous avons qualifiés « d'identitaires ». L'analyse produite offre ainsi des éléments d'explication forts aux évolutions nationalistes qui caractérisent les Tatars de Crimée et les Tchétchènes depuis 1991. Plus largement, cette étude couvre plusieurs champs de la recherche en sciences sociales: outre ses apports dans les domaines des théories de la nation, de la sociologie du nationalisme, de la sociologie des mobilisations et des identifications politiques, elle revient sur les liens entre ethnicité et conflit et fournit une analyse plus générale de l'influence des affects en politique.